

Comment je suis devenu un tueur de masse

Mon enfermement intérieur ressemble à un mur, un mur que j'ai bâti tout au long de ma courte vie : un mur composé de peurs, de hontes, de jalousies et de frustrations. Et puis, un jour, j'ai franchi le mur....

Ma première pierre à l'édifice, j'ai dû la poser à six, sept ans. On vivait dans le Missouri. Il y avait une recrudescence des cambriolages près de notre ferme et un jour mon père est rentré à la maison tout excité avec un AK47. Ma mère tremblait. Je les observais tous les deux en sentant que quelque chose ne collait pas. Mon père montrait son joujou à ma mère qui riait jaune. Il faisait aller la culasse dans tous les sens ce qui provoquait un bruit assourdissant qui m'effrayait. Parfois, il m'arrive encore d'entendre ce bruit, cette arme de guerre qui se meut un peu comme un monstre sur la table de la cuisine.

Après, presque dans la foulée, on était parti tous les trois dans le pré voisin. C'était comme un jour de fête. Le ciel bleu azur, nos vaches qui broutaient en silence, une petite brise pour ventiler l'air et mon père, très agité, qui allait essayer sa nouvelle acquisition. J'étais responsable du sac rempli de cannettes de bière. Il m'avait imposé ce rôle d'un ton ferme comme pour me rappeler que j'étais un garçon et qui fallait faire preuve de rudesse et de dureté lorsqu'on manipulait des armes. Avec ma mère, on les avait alignées à une trentaine de mètres alors que, pour rire et nous impressionner, mon père nous mettait en joue. Ma mère n'osait pas me regarder. Elle tremblait. J'aurais voulu la rassurer mais j'étais encore plus effrayé qu'elle. A distance, mon père nous engueulait parce qu'on ne mettait pas les cannettes comme il fallait. Il voulut me faire tirer. Ma mère s'y opposa. Je compris que ce refus n'allait pas lui convenir et que cela allait se traduire par des coups. Pour se rassurer, elle disait tout le temps : « Martin a un grand coeur... » Ce n'était pas sa première arme. Comme tout bon américain, mon père les adorait. Il avait payé celle-là 1000 dollars et ma mère n'avait pas approuvé cet achat. Ce n'était pas le moment. Il fallait faire rentrer les céréales pour les bêtes puis aussi faire réparer la moissonneuse batteuse, enfin refaire le toit de la grange. Mon père s'était vanté d'avoir fait une super affaire et puis, il y avait les cambriolages... Tous les fermiers en parlaient. Il répétait à ma mère : « Martha, avec une telle arme, je peux arroser dix types en même temps sans recharger ! ». Ma mère le regardait dépitée. Comme je grandissais, il n'avait plus qu'une chose en tête : me former au maniement des armes. C'était sa grande victoire : avoir un fils. Le mur de la peur, j'ai dû commencer à le construire à cette époque. J'étais toujours avec ma mère. Et ça, mon père n'appréciait pas trop. Je le sentais à ses regards quand il était avec ses copains. Je crois l'avoir entendu dire un jour qu'il avait une fille et pas un garçon. Ses armes, je les voyais dans le meuble vitrine qui se tenait face aux escaliers et que je confrontais chaque jour en descendant de ma chambre : il y avait un fusil de chasse à canon scié, une Remington 700 avec lunette grossissante, l'AK47 et un 357 magnum. Je détournais systématiquement le regard. Mon père sentait mon appréhension et s'amusait à fixer des ultimatums dans le temps au sujet de ma future formation. Moi tout ce qui m'intéressait, c'était de faire des confitures avec ma mère ou des plats cuisinés parfois même de la couture. En fait, j'ai compris plus tard que tout ce que représentait mon père, inconsciemment, je le rejetais.

Après le mur de la peur, il y eut celui de la honte à l'école quand Betty, la fille de la ferme d'à côté, s'éprit de moi. Elle ne me lâchait pas en me disant que j'étais son amoureux. On devait avoir dix, douze ans. Elle se débrouillait toujours pour se retrouver seule avec moi soit en venant faire rentrer les bêtes dans la grange, soit à l'école, pendant la cantine, lorsqu'on pouvait s'isoler dans la cour sous le préau. Une fois près de moi, elle prenait ma main et l'accompagnait jusqu'à ses seins assez formés. Pour son âge, Betty était assez corpulente. Elle m'embrassait me foutant sa langue dans la bouche. Je n'aimais pas vraiment ça. Je m'y suis habitué par force car Betty adorait ces moments d'intimité avec moi. Mais le mur de la honte, j'y ai vraiment été confronté le jour où elle prit ma

ma main et au lieu de la monter vers ses seins, elle la descendit sur son sexe. Instinctivement, je la retirais. Betty fut vexée et m'humilia devant mes copains en me traitant de « Puceau »...J'entends encore les rires forcés de Jack et Aaron qui, sans vraiment comprendre ce qui se passait, riaient avec Betty. J'allais me réfugier dans les jupons de ma mère. Mon père ne disait rien. Le père de Aaron lui avait raconté l'histoire en détails. Je voyais à son air que, d'une certaine manière, à travers moi, il s'était senti humilié. Du coup, il se concentra sur sa formation des armes et m'amena dans le pré pour m'éduquer. Ce fut un fiasco. Mon père criait : « Allez, Steve, force, tire, appuie ! » Je n'avais rien dans les bras. Tout était trop dur, trop lourd, trop difficile. Mon père était désespéré.

Betty, elle, ne me lâchait pas. Quelques temps après, alors qu'elle était arrivée à ses fins et que je la tripotais comme elle le souhaitait, elle m'avoua que j'étais son idéal masculin. Elle disait vouloir faire sa vie avec moi. Je vivais ces moments en spectateur. Je ruminais sur mes hésitations, mes appréhensions. J'aurais voulu sauter par-dessus ce mur qui devenait de plus en plus haut. J'avais quinze ans. Je ne manipulais toujours pas les armes de mon père. Le meuble vitrine s'était agrandi. Mon père avait désormais une quinzaine d'armes de poing. Un véritable arsenal. On se parlait peu. Je lisais beaucoup et il ne comprenait pas mon attirance pour les livres. Je partageais mes lectures avec ma mère qui avait fait quelques années à l'université avant que le chômage de mon grand-père la propulse dans la vie active et ce travail à la ferme où elle ne trouva rien de mieux à faire qu'à épouser le fils héritier. Elle s'était retrouvée contrainte à supporter cet homme dont les accès de colère le transformaient parfois en bête sauvage. Lorsque mon père lui venait dessus pour la frapper, j'aurais voulu la défendre mais le mur de la peur était toujours, là, infranchissable. De nombreux cauchemars hantaient mes nuits. C'était toujours les mêmes remises en question. J'essayais d'entrevoir une issue en me disant qu'un jour, peut-être, j'aurais la capacité d'aller au-delà du mur mais l'inconnu qui m'attendait, cette zone inexplorée, là-bas, m'effrayait. Ma mère comprenait ma souffrance. Avec les années qui passaient, mon père m'ignorait de plus en plus. Nos rapports étaient très limités. Je sentais que je le décevais beaucoup.

C'est ma mère qui insista pour que j'aille à l'université de Columbia. Avec Betty, on s'est retrouvé en colocation. On était bien. Je me sentais presque heureux même si demeuraient en moi les murs de la timidité, de l'incompréhension qui me bloquaient. J'avais trop vu souffrir ma mère. Je me calmais en taisant ce que j'avais vraiment sur le cœur. J'étais dans l'auto-censure permanente. J'avais le sentiment de sauver l'essentiel alors qu'en définitive mes points de vue divergents avec Betty n'étaient pas toujours pertinents. Elle réfléchissait plus vite et mieux que moi. Je me refugiais sous son aile. Betty avait de meilleurs résultats scolaires. Elle réussit brillamment le concours d'avocat alors que j'échouais assez près du but. Le mur de la réussite sociale, désormais évident, suite à mon échec, s'érigea en moi en s'additionnant aux autres. Betty commençait à m'adresser les mêmes regards que mon père. A ses yeux, je devenais un looser, un juriste de second rang. Sans me rebeller, j'acceptais mon sort en sentant grandir le mur de l'insupportable. Alors je me demandais comment j'allais pouvoir sortir de là, franchir cet obstacle, ce mur immense composé de frustrations accumulées que j'avais petit à petit construit. A la mort de mon père, ma mère vendit la ferme pour finir de payer mes études. Elle s'était débarrassée de tout son mobilier souhaitant repartir à zéro. Par respect de ses dernières volontés, elle n'avait pas vendu les armes. Mon père lui avait fait promettre de me les confier. Il disait que j'étais « Steve O'nan » de la famille des fermiers « O'nan » que tout le Missouri connaissait et qu'un jour où l'autre je saurai devenir celui qu'il avait toujours voulu que je sois. Donc, ses armes devaient devenir miennes car c'était, selon lui, notre marque de fabrique, notre totem familial.

Je vivais alors avec Betty. Nous formions un vieux couple. Je savais que Betty me trompait mais je ne cherchais pas à aller plus loin. Il me semblait que j'avais trouvé un équilibre entre tous ces murs qui m'entouraient et je m'en contentais. J'avais redoublé ma dernière année. J'étais encore étudiant quand Betty venait donner des conférences à l'université. J'étais fier de voir la femme avec qui je vivais briller par son intelligence face à tous ces étudiants avides de réussite.

Un jour, une malle en bois arriva chez nous. Betty était horrifiée par les dernières volontés de mon père sans rien comprendre à cet espèce de lien ancestral qu'il évoquait dans une lettre glissée au milieu des fusils d'assaut et autres pistolets automatiques. Ma mère m'avait avoué qu'elle avait dû vendre certaines d'entre elles pour parachever son installation dans un petit appartement d'un quartier tranquille de Jefferson city. Je ne m'en offusquais pas. Je culpabilisais assez de lui avoir fait vendre la ferme pour faire des études dans lesquelles je ne m'épanouissais pas. Dans un premier temps, je rangeais la caisse à la cave puis, petit à petit, je prenais de plus en plus de plaisir à manipuler les armes. Le mur du silence m'empêchait de répondre aux critiques de Betty. Elle m'avoua un jour me trouver de plus en plus mutique. Je me familiarisais avec le contenu de la caisse en m'observant dans un vieux miroir en train de manipuler les AK47, les HK416, la Remington 700, les pistolets automatiques, etc... Je pensais à mon père qui aurait été fier de me voir charger, démonter ou déculasser ses armes comme un vrai G.I. J'étais seul face au miroir et cette image virile de moi-même qui m'était renvoyée semblait avoir des effets thérapeutiques. D'une certaine manière je revivais. Jusqu'au jour où Betty rencontra Conrad. C'était son énième amant. Elle disait ne pas vouloir m'abandonner. Perdrait cette étrange relation qui nous maintenait à distance comme des partenaires de longue date, des colocataires. Ce type, Conrad, qui arrivait de New-York, assistait à toutes ses conférences. Toujours assis au premier rang sur les bancs de l'amphithéâtre, je compris tout de suite ses intentions. Je sentais Betty séduite. Elle se rapprochait de lui et minaudait à loisir. Très sportif, très costaud, assez grand (1m85), une blondeur de surfeur et une voix grave qui tranchait avec cette apparence efféminée, due à ses cheveux frisés, qui disparaissait dès qu'il ouvrait la bouche. Conrad était très cultivé. Lui-aussi donnait des conférences. Son cabinet d'avocats avaient de nombreux clients. Il proposa à Betty de la recruter. Il disait d'elle qu'elle avait un esprit vif, brillant. Je compris tout de suite que cette relation n'était pas comme les autres. Le mur de la jalousie devint peu à peu insoutenable. Je ne voyais plus que Conrad dans le miroir de la cave. Je le visais de toutes les façons possibles. Il était devenu ma cible favorite. Je rêvais de lui exploser la tête avec la Remington 700...

J'avais une conférence à donner ce matin-là et j'étais en retard. Steve avait quitté très tôt l'appartement en me demandant si Conrad allait assister à ma prestation. Je lui avais confirmé sa présence et il était parti assez serein comparé aux fois précédentes où lorsqu'on évoquait Conrad, son visage se transformait. Je m'étais dépêchée dans les transports pour rejoindre l'université de Columbia. La salle était pleine et, derrière la porte, on entendait le brouhaha habituel d'une foule en attente. Je commençais à être rompue à ce genre d'exercice. Conrad m'avait promis qu'il serait assis au premier rang. J'ouvrais la porte de la grande salle et c'est lui que j'aperçus en premier. Il m'adressa un sourire qui me fit fondre et mon instinct me porta instantanément sur la nuit d'amour que nous avions passée à Springfield lors d'une de mes conférences donnée dans cette ville et où Conrad m'avait accompagnée. Mon appréhension cessa et après avoir adressé un bref salut à l'assistance, je sortais les documents de mon cartable en les disposant sur le bureau. Je réglai le micro à la bonne hauteur. La conférence allait porter sur « Les limites du droit international en temps de guerre ». Je tournai le dos à la porte quand j'entendis celle-ci s'ouvrir. La salle se tue instantanément. Je sentais que quelque chose d'inhabituel se produisait dans mon dos : Steve apparut armé de son AK47. Il visait la foule des étudiants assis et médusés. Conrad ne riait plus. Steve se rapprocha de moi sur l'estrade. Il était très calme. Il me dit : « Je t'ai écrit une lettre. Tu la liras plus tard. Il est temps que je franchisse le mur... » De quoi parlait-il ? De quel mur... ?

Il me jeta sa lettre sur le bureau et mit en joue Conrad. Je compris que mon amant était visé car il fut la seule personne qui leva immédiatement les bras pour se protéger. Des cris commençaient à émerger après l'effet de sidération. Ensuite, c'est le crâne de Conrad que je vois en premier exploser. L'arme balaie l'assistance en exécutant un par un tous les participants. Certains parviennent à se cacher sous les tables, entre les bancs, poussant des cris affreux. Je n'ai pas eu le temps de raisonner Steve. Une fois le carnage accompli, je vois du sang partout. Les tirs cessent. Steve sort son pistolet automatique. Il attend que je me relève, me regarde et met le canon dans sa bouche. Juste avant de tirer, il réussit à me dire : « Pardonne-moi... » Plus tard, je lis sa lettre qui n'est qu'une démonstration de son enfermement intérieur, depuis son enfance jusqu'à notre vie de couple, incarné par ces murs infranchissables qui l'ont peu à peu étouffé.

Fin